

Brigitte
Smadja



Le cabanon
de l'oncle Jo

Neuf de l'école des loisirs

Le livre

Lili ne peut pas aller en colo avec ses frères. Elle passera ses vacances à Saint-Denis chez tata Denise, l'oncle Jo, et ses sept cousins. C'est une grande famille qui fait beaucoup de bruit. Mais l'oncle Jo est silencieux et il passe ses journées à regarder par la fenêtre un terrain vague. « Ma pauvre Denise », disent les voisines. « Dieu nous protège », répond tata Denise.

Un jour, l'oncle Jo disparaît. Lili attend son retour et voit sur le terrain vague une porte qui avance toute seule.

Le cabanon de l'oncle Jo est la suite de *La tarte aux escargots*.

« Les descriptions vivantes de la vie dans une banlieue, l'atmosphère chaleureuse d'une famille venue de Tunisie et la relation forte de Lili et de son oncle sont les qualités de ce roman tonique, réaliste et plein de sensibilité. »

Arple, décembre 1996

« À travers une situation austère contée avec réalisme et humour, ce roman livre une chaleureuse leçon d'optimisme. »

Nouvelle Revue critique de livres pour la jeunesse,
n° 1, octobre 1996-1997

L'auteure

Brigitte Smadja est née à Tunis en 1955. Normalienne et agrégée de lettres, elle est professeure à Paris. Elle a publié une cinquantaine de romans et une pièce de théâtre, *Bleu, blanc, gris à l'école des loisirs* où elle dirige la collection « Théâtre ». Elle est également l'auteure de plusieurs romans chez Actes Sud dont *Le jaune est sa couleur* et *Le jour de la finale*.

[Pour aller plus loin avec ce livre.](#)

Brigitte Smadja

Le cabanon de l'oncle Jo

Neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour mon oncle Jo,
ma tante Denise
et mes sept cousins*

Tata Denise et l'oncle Jo

– Tu resteras tranquille, Lili ? Tu me promets ? Avec tous les soucis qu'elle a, tata Denise... Tous ces enfants ! Tu te rends compte ? Avec toi, ça fera huit ! Alors pas d'histoires, hein ? Et tu l'aides. Occupe-toi un peu de l'oncle Jo. Il n'est pas très en forme en ce moment. Parle-lui, raconte-lui des choses.

– Quelles choses ?

– Je ne sais pas, moi ! Ce que... ce que tu voudras. Je viendrai te chercher dans quinze jours.

– Oui, Mina.

J'embrasse maman très vite, j'ai peur de me mettre à pleurer, je traverse le couloir et je vais dans la salle à manger qui sent l'ennui.

Je connais l'odeur de l'ennui. Ça sent le parquet ciré, la lessive Saint-Marc, le linge qu'on vient de repasser, la chaleur du mois d'août qui passe à travers les persiennes de fer, et le silence. Au début, cette odeur, je l'aime bien, elle me repose, et puis elle m'ennuie.

Tata Denise parle à voix basse dans l'entrée avec Mina. Elles se parlent en arabe, elles le font toujours quand elles ont des choses graves à se dire. Elles croient que j'ai oublié l'arabe. Elles se trompent. Je ne comprends pas ce qu'elles disent parce qu'elles chuchotent. J'entends seulement plusieurs fois dans la voix de Mina « Lili » et dans celle chantante de tata Denise la syllabe « Jo ».

Mina raconte sûrement à sa sœur pour la millième fois que je me suis sauvée de la maison quand elle m'a appris qu'elle voulait se remarier. Après ma fugue, je suis tombée malade et Mina n'a pas pu m'envoyer en colo avec mes frères. J'ai espéré rester seule à la maison mais Mina n'a pas voulu, c'est pour ça que je suis à Saint-Denis. Ma fugue, je ne la raconterai pas. Je ne veux plus en parler.

L'oncle Jo devrait s'appeler comme tous mes oncles « tonton » et, puisqu'il s'appelle Joseph, « tonton Joseph », mais on l'a toujours appelé « l'oncle Jo ». Quand j'étais plus petite, je croyais même que ça s'écrivait en un seul mot : Lonclejo. C'est le plus vieux de mes oncles. C'est aussi celui que je préfère parce qu'il est maigre, qu'il ne crie jamais et qu'il sent le savon de Marseille. Mina m'a prévenue. Depuis quelque temps, l'oncle Jo n'est plus comme avant. Moi aussi, depuis quelque temps, je ne suis plus comme avant. J'ai compris depuis ma fugue que mon père était mort et que les miracles n'existaient pas.

L'oncle Jo est assis dans un fauteuil.

Les persiennes fermées font la salle à manger rayée noir et blanc et il est caché dans un rayon noir. Je me mets devant lui. Il me regarde sans me regarder comme si je n'étais pas là.

Je me ronge les ongles. Je connais des gens, quand ils s'ennuient, qui se mettent les doigts dans le nez en contemplant le plafond. Moi, je me ronge les ongles, c'est plus propre.

Si Mina était là, elle me dirait immédiatement d'arrêter et exigerait que je lui apporte des ciseaux. Je piquerais ma crise parce que j'ai horreur qu'on me coupe les ongles. Le ciseau attaque l'ongle et ça me transperce partout.

Mina n'est pas là, l'oncle Jo s'en fiche de mes ongles, alors comme j'ai déjà rongé ma main gauche ce matin, j'attaque la main droite.

Je n'ai pas de choses à raconter à l'oncle Jo, je n'ai rien à lui dire, je n'ai rien à dire à personne. Entre ma vie et celle de l'oncle Jo, il y a autant de différences qu'entre un palmier en Tunisie et un sapin de Noël. Mina ne comprend pas ça. Elle me laisse chez sa sœur à Saint-Denis parce qu'il n'y avait plus de place pour moi en colo et qu'elle travaille toute la journée et il faudrait que je sois une image sage qui fait de temps en temps la conversation.

L'oncle Jo est tout droit, immobile, et n'a aucune envie qu'on lui fasse la conversation. Ses yeux derrière ses lunettes traversent le monde sans le voir. Il porte un chapeau de paille.

La porte s'est fermée doucement.

Tata Denise nous a rejoints. Elle regarde son mari et elle soupire très fort.

On a une voisine à Paris qui a un chat et des plantes vertes ; toujours le chat mange ses plantes vertes, et au lieu de lui donner la raclée qu'il mérite, elle le regarde et elle soupire très fort.

Tata Denise s'approche de l'oncle Jo, lui cale un coussin à fleurs dans le dos, retire le chapeau, le recoiffe un peu – il est vieux mais il a plein de cheveux – et lui remet son chapeau. L'oncle Jo ne s'est aperçu de rien.

Elle consulte sa montre. Il est quatre heures. Les enfants, les petits, vont bientôt revenir du centre aéré.

– Viens avec moi, Lili. On va faire cuire les brioches.

Tout de suite, je suis d'accord.

De toutes mes tantes, tata Denise est la seule à faire des brioches. Mina sait peut-être en faire mais elle n'en fait jamais. « La pâtisserie, c'est trop long, et à quelle heure je la ferais ? »

Tata Denise ne travaille pas. Elle s'occupe seulement de sa maison, de ses sept enfants et maintenant de son mari, aussi. La mairie de Saint-Denis lui a donné un diplôme et une médaille de la meilleure mère de famille.

Tata Denise ne fait pas des brioches qu'on trouve à la boulangerie et qui sont jaune vif dedans et marron brillant dessus, mais des brioches qui sont blanches dedans et beiges dessus comme celles que je mangeais à Tunis.

Elle fait des boules avec la pâte blanche, élastique, qui sent tellement bon que j'en mange un morceau.

– C'est pas bon, ma vie, tu vas avoir mal au ventre, la pâte crue va te coller l'estomac !

– Mais non, tata !

Tata Denise me laisse en manger encore. Elle ne sait pas gronder.

Je prépare une boule en imitant les gestes de tata Denise qui va très vite, prend un morceau de pâte crue, le fait jongler d'une main dans l'autre avant de l'enduire de jaune d'œuf mélangé

à beaucoup d'eau et de le poser sur la plaque noire du four.

– Mes mains collent.

– Va les laver, essuie-les et mets un peu d'huile dessus.

C'est ce que je fais et les boules passent d'une main à l'autre sans coller.

– Tata Denise ?

– Oui, ma vie, qu'est-ce qu'il y a ?

– Pourquoi il est devenu comme ça, l'oncle Jo ?

– Il s'ennuie.

– Il n'a qu'à sortir.

– Il n'a plus de travail. Il ne sait pas où aller.

Tous ses amis travaillent.

– Pourquoi il ne vient pas nous aider à faire des brioches ?

– Il n'aime pas faire les brioches.

– Qu'est-ce qu'il aime ?

– Travailler.

Je me tais un moment.

– Alors, il va rester toujours comme ça ?

– Non ! C’est un moment, ça passera, Dieu le protège !

Bientôt, dans l’appartement se répand l’odeur des brioches qui cuisent. Ça sent bon. Je préfère la pâte crue et l’odeur des brioches aux brioches elles-mêmes.

Dans la salle à manger, l’oncle Jo n’a pas bougé ; c’est comme s’il dormait les yeux ouverts.

D’un seul coup, j’ouvre les persiennes. Dehors, c’est l’été.

Mes sept cousins

Le soir, chez tata Denise, on ne s'entend plus.

Tous les enfants sont là : les petits – Thierry, Dov, Johanna – et les plus grands, qui travaillent – Peggy, Jeannot, Michèle et Annie.

On est dix autour de la table. Les petits ont dévoré les brioches au goûter et ont refusé de finir leur assiette. Moi non plus, je n'ai pas pu finir, même si j'adore les briks farcis à la pomme de terre et la salade de tomates et de poivrons grillés. Tata Denise croit que plus on mange, plus on l'aime. Elle n'a pas cessé de me resservir en me disant à chaque fois : « C'est bon, ma vie, ça se mange sans faim ! »

Je me suis forcée à beaucoup manger mais il y a des limites à l'amour.

Peggy, l'aînée, qui est chef vendeuse dans un grand magasin, a pris Thierry sur les genoux et lui chante une chanson pour essayer de l'endormir. Peggy n'a aucune chance, car personne ne pourrait dormir dans tout ce bruit. Moi, en tout cas, je ne pourrais pas et j'ai déjà envie d'aller m'enfermer dans la salle de bains, de plaquer mes mains sur mes oreilles pour ne plus rien entendre. Je regrette presque le moment où la salle à manger était noire de silence.

Je me suis trompée. Thierry s'endort tranquillement dans les bras de Peggy juste au moment où Jeannot se dispute avec Michèle à cause de l'argent qu'il lui a prêté pour qu'elle s'achète du rouge à lèvres et qu'elle ne lui a jamais rendu.

Annie, tout en débarrassant la table, soutient Michèle, et Jeannot est très en colère.

Dov et Johanna regardent une émission de variétés à la télévision et le son est poussé au maximum.

Soudain, Peggy jette Thierry sur le canapé. Elle vient de voir à la télé son chanteur préféré.

– Silence ! Taisez-vous ! C'est lui ! C'est lui ! Comme je l'aime ! Silence !

Ça se voit qu'elle est chef vendeuse dans un grand magasin. D'un seul coup, tout s'arrête. Annie repose une pile d'assiettes sur la table, tata Denise est immobile, la moitié d'une pastèque à la main, Jeannot et Michèle ont les yeux fixés sur la télé.

Quelques secondes plus tard, tout le monde danse dans la salle à manger sauf tata Denise, qui est dans la cuisine et qui ne veut pas qu'on l'aide à faire la vaisselle. C'est normal, elle a eu une médaille de la meilleure mère de famille. Si on se mettait tous à l'aider, ils la lui retireraient.

Annie achève un rock avec un danseur imaginaire. Elle danse bien, elle a les plus longues jambes de la famille. Le chanteur préféré de Peggy a quitté l'écran. Peggy reprend Thierry dans ses bras et disparaît en exigeant que Dov et Johanna la suivent. Ils obéissent. Jeannot et Michèle regardent leur père en même temps et ils soupirent comme

notre voisine quand le chat lui bouffe ses plantes. Ils m'énervent tous à soupirer en regardant l'oncle Jo, comme s'il n'y avait rien d'autre à faire.

L'oncle Jo n'a pas quitté son fauteuil, et son cousin à fleurs est tombé. Son chapeau est de travers.

Je ramasse le coussin, je le cale dans son dos. Peggy a oublié d'éteindre la télé et on entend une chanson d'amour dégoulinante. Annie danse un slow, les yeux fermés, avec un coussin qui remplace un garçon invisible. Je pense à mes frères qui sont encore en colo et qui doivent être en ce moment devant un feu de camp en train de chanter *Monte flamme légère, feu de camp si chaud, si bon*.

– Tu vas bien, l'oncle Jo ?

Je lui fais une bise sur le front. Il sent le savon de Marseille. Il me regarde comme s'il ne comprenait pas la question.

Je répète ma question un peu plus fort en espérant qu'il est seulement un peu sourd.

Il me sourit mais le sourire s'efface lentement et il ne me voit plus.

La propreté, c'est fatigant

Tous les jours, j'aide tata Denise.

Ce que je préfère, c'est aller acheter le pain avec elle. Je ne peux pas y aller seule. La boulangerie est tout près, mais je ne pourrais pas porter le pain.

À Saint-Denis, on achète dix baguettes par jour. Il faut du pain pour le dîner, du pain pour le goûter, du pain pour le petit déjeuner. S'il en reste, ce qui est très rare, tata Denise le transforme en boulettes.

Le travail dans une maison ne finit pas. Tata Denise le fait exprès. Par exemple, elle ne se contente pas de balayer la cuisine ou de me demander de le faire, elle la lessive, tous les jours

et même deux fois par jour. Moi aussi, je mérite une médaille.

De temps en temps, dans la journée, je fais comme tata Denise. Je m'installe sur une chaise et je pose mes mains sur mes cuisses. Ça fait du bien mais ça ne dure pas longtemps.

Juste après le déjeuner, quand la vaisselle est finie, les voisines viennent prendre le café.

Elles apportent des gâteaux au miel qu'il faut goûter sinon elles se fâchent. Elles parlent de leurs enfants et de leurs maris et elles se plaignent toujours, en arabe. À les entendre, en France, il fait toujours mauvais même quand il fait beau, leurs filles ne trouveront jamais un bon mari et leurs fils un bon travail. Celle qui se plaint le plus, c'est la plus grosse de toutes. Après chaque lamentation, elle avale un gâteau.

Dès que j'en ai assez des histoires des voisines, je vais dans la salle à manger. L'oncle Jo est là, devant la fenêtre, mais les persiennes ne sont plus fermées comme avant.

Il n'y a rien à voir sinon un terrain vague où on trouve de tout : deux éviers défoncés, des fenêtres cassées, une cuisinière sans brûleurs, des morceaux de murs recouverts encore de tapisseries moches, des bouteilles, des tas d'autres trucs et même une chaise en très bon état dont personne n'a voulu.

C'est là que Thierry, Dov et Johanna vont jouer ; c'est là que les amoureux se retrouvent.

Jeannot donne rendez-vous tous les soirs à dix heures à la fille de la grosse voisine, au même endroit : entre un évier et une fenêtre sans carreaux.

C'est Johanna qui me l'a dit. On les a vus par la fenêtre. Ils s'embrassaient sur la bouche. Johanna dit qu'ils sont obligés de se marier maintenant. J'espère que ce n'est pas vrai parce que mon cousin Jeannot est beau et que la fille de la voisine est aussi maigre que sa mère est grosse.

L'oncle Jo contemple le terrain vague tous les jours pendant des heures.

Peggy a expliqué que c'est un chantier. L'année dernière, il y avait là deux petites maisons

avec des jardins. Ils ont expulsé les familles et ils ont tout rasé. Un jour, ils construiront un immeuble comme celui qu'habite tata Denise et sa famille, une HLM toute neuve avec des vide-ordures dans les appartements.

Les voisines ont dit à tata Denise, qu'elles appellent « ma pauvre Denise », qu'elle doit déposer un dossier à la mairie. Avec sa médaille, son diplôme, ses sept enfants et son mari au chômage, elle aura sûrement l'appartement tout neuf.

Tata Denise ne veut pas. Elle est contre les vide-ordures dans les appartements. Elle dit que ça fait venir les cafards.

J'aimerais bien qu'elle mette les voisines à la porte mais elle leur ressert du café et elle regarde de temps en temps la montagne de linge qui attend d'être repassé, plié, rangé.

Moi, je suis près de l'oncle Jo et je contemple le terrain vague.

Quand je serai grande, je ne me marierai pas, je n'aurai jamais sept enfants et j'habiterai un immeuble sans voisines.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Maxime fait de la politique

Marie souffre le martyr

Maxime fait l'idiot

Qu'aimez-vous le plus au monde ?

La tarte aux escargots

La vérité toute nue

Superglu

Maxime fait un beau mariage

Un poisson nommé Jean-Paul

Il faut sauver Saïd

Dans la famille Briard, je demande... Margot

Ted et Bill

Un week-end d'enfer

Mon royaume est un cheval (recueil de nouvelles collectif)

Oublie-moi un peu papa

Collection MÉDIUM

Billie

J'ai hâte de vieillir

Une Bentley boulevard Voltaire

Laisse-moi tranquille

Rollermania

Adieu Maxime

J'ai rendez-vous avec Samuel

Dans la famille Briard, je demande... Jenny

Collection CHUT !

Le cabanon de l'oncle Jo

lu par David Jisse

© 1996, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1996

ISBN 978-2-211-21909-9

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr